

SEPTEMBRE 2019 N° 758

CAHIERS DU CINÉMA

LA
RENTRÉE
CINÉMA

LE
BRÉSIL
DE
BOLSONARO





CAHIERS
DU
CINEMA

Enquête

Cinéma brésilien

Le cinéma brésilien à l'ère Bolsonaro

par Ariel Schweitzer

Violence et réconciliation entretien

avec Fellipe Barbosa

Bolsonaro et l'héritage du Cinema

Novo entretien avec Eryk Rocha

Revenir à l'origine des conflits

entretien avec Marco Dutra

Le paysage de la lutte entretien avec

Camila Freitas

Dystopie et réalité entretien avec Guto

Parente

Un cinéma nouveau riche par Sheila

Schvarzman

faire la même chose. Comme j'ai filmé énormément, entre 200 et 300 heures, il était important que le mouvement s'approprie ce matériel. Ils pouvaient en faire ce qu'ils voulaient : une série, des courts métrages sur d'autres occupations. C'était notre accord : que tout le matériel soit à eux. Cette idée de l'archive est très importante, car elle est avant de nous très différents.

[illegible]

DYSTOPIE ET RÉALITÉ

ENTRETIEN AVEC GUTO PARENTE

Si les films de Gino Parente n'ont pas encore connu de distribution française, nous les avons déjà évoqués dans plusieurs comptes-rendus de festivals: *The Strange Case of Dr. Jekyll and Mr. Hyde* (Cahiers n° 730), *Enfermeuse* (à la Semana dos Realizadores de Rio) (Cahiers n° 730), *Interimário* au Festival de Brasília (Cahiers n° 738), *The Gambler* Club au Festival du film fantastique de Strasbourg (Cahiers n° 749). Voilà un cinéma fidèle à l'esprit original de la série B, peut-être un peu trop, dans une certaine mesure, mais qui n'est pas du tout bageat, dante court, rigueur et malice de mise en scène) dont le goût pour l'artifice, le merveilleux et parfois le macabre nous aident à saisir d'autres résonances.

Vous avez déjà dirigé huit longs métrages. Quel a été votre parcours ?

Le lieu de naissance de Forciatella, une ville du Nord-est, la région du Frioul-Vénétie, est une zone pauvre, où l'immigration est venue de très loin. Pendant longtemps, l'argent du cinéma était entré qu'à Rio et San Polo. Et tous les ans, il y avait des tournants des années 2000. Le Vranobacco a connu un essor, dans l'Est du Frioul, dans la région de Forciatella. Le Vranobacco a connu un essor, dans l'Est du Frioul, dans la région de Forciatella. Le Vranobacco a connu un essor, dans l'Est du Frioul, dans la région de Forciatella.

The Strange Case of Ezequiel est un conte fantastique, *Informando* un mélodrame, *The Carnival Club* une comédie noire. Comment passer-vous d'un genre à l'autre ?

EXPERIMENTAL DESIGN

ENQUÊTE

le réalisme social, alors que dans les années 60 et encore plus dans les années 70, beaucoup de cinéastes du «cinéma nouveau» (voir Cahiers n° 706) jouaient avec les genres. L'année où le genre se revivait ces dernières années, comme le succès des *Romans-Maîtres* de Jolana Rega à Mexico Punta. Il a aussi tourné en France *La Mer impitoyable* de Piolo, un film d'horreur psychologique dans une «maison hantée» de Chalon-sur-Saône, un film tourné uniquement avec un personnage : Tiziana Augusta Lima.

Interimists et The Communist Club évoquent les rapports de domination et même de sous-ordre entre les classes sociales. «Pensez-vous d'emblée au socialisme politique ou aux films ?», a écrit *The Communist Club* au moment très étrange du «congrès» de l'U.A. de Tenez. Dans les premières versions, la dimension politique n'était pas très présente. Il y avait l'idée de la lutte des classes, mais c'était toujours là. Il y avait tous les ingrédients des classes, mais c'était toujours là. Mais cette folie politique sortit toute. Ça lui partie de ses vifs. Mais cette folie politique n'est pas absurde. Pour moi, la vraie force du film, c'est quand il y a de la culpabilité de la fiction. C'est celle des discours politiques et des comportements réels des personnes. Ce que j'ai écrit, c'est comme quelque chose d'absurde est devenu de plus en plus réel. Le film a fait beaucoup de festivals, mais au Brésil, ça n'a été montré qu'après la victoire de Bolsonaro, mais les spectateurs comprennent différemment. Les spectateurs étaient intéressés.

Quel est votre nouveau projet?

elle termine le mariage à son douzième anniversaire, *Swilling Jockey*, remporté en Coëse, le porteur d'un jockey débile qui vient de la région et qui a gagné beaucoup de courses en Coëse. C'est un film sur la solitude, nos quotidiens, ses difficultés de communication car elle ne parle pas coréen ni très bien l'anglais. Son sport (l'équitation) à surveiller son poids, qui doit rester très bas alors qu'il adore manger. Quand on commence à parler de chloé, il devient fou. Il vient d'une famille très pauvre du Brésil. Il a été beaucoup de l'homme. Maintenant qu'il est l'ancien, il ne peut continuer pas vraiment à sa vie. Cette

entièrement réalisée par l'industrie laitière
sur Strée le 5 février, et complétée par e-mail le 12 avril.

Est-ce que l'école du « do-it-yourself » peut vous servir aujourd'hui que les crédits du cinéma sont menacés ?

The Gambler (Chino) a été réalisée avec 200.000 dollars, ce qui est moins qu'un film à petit budget, et *Information* pour 250.000 dollars, ce qui est le budget d'un court métrage. J'ai appris à faire du cinéma avec un peu de moyens. Avec ma production Tarek Texaco Augusto Lima, on a eu l'espoir d'accéder à des budgets plus importants, mais les menaces du gouvernement ont fait que le cinéma brésil est resté petit. On ne va pas varier pour autant, même en affrontant toutes les censures économiques, politiques ou psychologiques. Peut-être qu'on va être obligés de trouver du boulot à côté, même si ça va être assez difficile, mais le taux de chômage a grimpé à 13%. Mais nous allons persévérer. Et on ne peut qu'espérer que le cauchemars se terminera plus rapidement que le président, qui a déjà 21 ans et qui a comme on peut le constater, n'est pas totalement terrifié.

Esteban del Valle, *University of Colorado*



The Council of the City of New York

CAVITATION IN CRYSTALLINE

FESTIVALS

Les jeunes visages du cinéma brésilien

Depuis quatre ans, la ville de Curitiba, dans l'État brésilien de Paraná, accueille en juin Olhar de Cinema (« Regard de cinéma »), l'un des festivals les plus stimulants du pays, à la fois par ses propositions cinéphiliques (cette année, une intégrale Jacques Tati) et ses différentes sections qui mettent en avant les jeunes talents du cinéma brésilien. Comme le Festival de Tiradentes (cf. *Cahiers* n° 655), Olhar de Cinema montre que les films brésiliens les plus audacieux sont désormais souvent réalisés loin des deux grands pôles de l'industrie brésilienne, São Paulo et Rio de Janeiro. Ainsi Belo Horizonte, dans l'État de Minas Gerais, a vu émerger plusieurs jeunes auteurs, comme André Novais Oliveira

dont le premier long métrage, *Ela volta na quinta* (« Elle revient jeudi », déjà montré au FID de Marseille), a remporté le Prix de la compétition nationale. Cette chronique délicate du quotidien de la famille du cinéaste brise peu à peu son cadre documentaire pour emprunter le chemin de la fiction, dans le sillage d'une maîtresse et d'un fils « illégitime » du père, qui ébranlent ainsi la stabilité du foyer en révélant une forme d'inconscient d'une famille en apparence banale.

Mais c'est le nord-est du Brésil qui semble ces dernières années fonctionner comme un laboratoire. Après la ville de Recife, dans l'État de Pernambuco (la région qui offre aujourd'hui le soutien public le plus important

du pays), d'où a émergé toute une génération de jeunes cinéastes menée par Kleber Mendonça Filho, lequel prépare actuellement son nouveau long métrage après *Les Bruits de Recife*, c'est la ville de Fortaleza, dans l'État de Ceará, qui s'impose comme un nouveau foyer de créativité. Deux films issus de cette ville ont été distingués à Olhar de Cinema. Mention spéciale dans la compétition internationale : *A Misteriosa Morte de Pérola* (« La mort mystérieuse de Pérola ») de Guto Parente et Ticiano Augusto Lima, cinéastes évoluant dans le cadre du collectif Alumbamento, très actif depuis dix ans, qui est aussi une société de production. Le film a été tourné en France, à Chalon-sur-Saône, où Augusto Lima a suivi des études aux Beaux-Arts. Centré sur la solitude et les angoisses d'une héroïne enfermée entre quatre murs, cette œuvre expérimentale exploite les ressources du cinéma fantastique (un bel hommage aux *Yeux sans visage*) pour mener une réflexion sur la manière dont l'imaginaire cinématographique

imprègne notre quotidien. Home-movie par excellence (les réalisateurs sont aussi les deux acteurs), tourné avec un budget dérisoire, cet objet théorique ne séduit pas moins au premier degré comme un pur film d'horreur (en témoignent les cris d'effroi de certains spectateurs lors de la projection officielle). Prix du meilleur court métrage, *A Festa e os cães* (« La fête et les chiens », déjà primé en mars à Cinéma du réel) de Leonardo Mouramateus, est un montage dynamique et lyrique de photographies fixes, un chant d'amour du cinéaste à la ville de Fortaleza—ses bars, ses fêtes, ses amours—, une célébration teintée de mélancolie d'une jeunesse qui arrive à son terme. Cette perle d'une vingtaine de minutes a été réalisée juste avant le départ de Mouramateus à Lisbonne où il est actuellement en train de terminer ses études. Olhar de Cinema aura révélé une dynamique en marche : la décentralisation du cinéma brésilien allume dans tout le pays des foyers qui sont autant de promesses.

Ariel Schweitzer



A Festa e os cães de Leonardo Mouramateus (2015).

VOYAGE. La ville nouvelle accueille le plus vieux festival de cinéma brésilien.

Brasilia, toujours nouvelle

Le plus ancien de tous les festivals du pays, le Festival du film brésilien de Brasilia, a été créé cinq ans seulement après l'inauguration de la ville, en 1960. Autant dire que les destins de cette cité futuriste et de la manifestation sont profondément liés, ce qui explique le vif intérêt d'un public local qui se pressait encore cette année, du 15 au 24 septembre, dans la vaste salle du Cinema Brasilia, conçu par le maître d'œuvre de la ville, Oscar Niemeyer. D'une réactivité assurée face à des films pour le moins inégaux, il donnait à l'expression « bon public » un sens tout brésilien : on criait, on sifflait, on applaudissait généreusement les films et les équipes venues des quatre coins du pays. Et tandis que des présentateurs égreuaient la liste des sponsors, de vigoureux « *l'ora Temer!* » s'élevaient depuis l'assistance. Des allusions au « coup d'État » et au blocage du pays ont émaillé les discours de nombre de réalisateurs : un climat hautement politique donc, qui résonnait étrangement dans une capitale fédérale par ailleurs bien calme.

Jean-Claude Bernardet, figure historique du cinéma brésilien, nous rappelle que, dès 1965, et plus encore après le second coup d'État en 68, le Festival fut un lieu de contestation : « Nous étions constamment surveillés par la police. En 1968 fut projeté le court métrage *Brasilia*, contradictions d'une nouvelle ville, dont j'étais scénariste. C'était un film opposé aux thèses de Niemeyer. Le lendemain de la projection, Joaquim Pedro de Andrade, le réalisateur, a reçu la visite de quelqu'un qui l'a dissuadé de

présenter le film devant la censure car il aurait des emus, son film allant contre la sécurité publique... Notre thèse était simplement de dire que Brasilia était une ville latino-américaine comme les autres : un noyau urbain entouré de bidonvilles. » Au fil du temps, ces bidonvilles se sont transformés en petites villes, dites « satellites ». Le mot, qui évoque l'espace, n'est pas anodin quand on découvre le travail d'Adirley Queirós, issu de cette banlieue. Son film *Era uma Vez Brasília*, l'un des plus intéressants de la compétition, narre l'errance d'un voyageur interstellaire chargé d'assassiner le président Kubitschek (qui acta la construction de Brasilia), mais qui arrive 60 ans trop tard, dans un monde nocturne post-apocalyptique. Les corps indolents et fatigués, la torpeur d'une nuit sans fin captée dans des bouts de décors futuristes (les véritables monuments de la ville), construisent une fable de science-fiction politique et



Inferninho de Pedro Diógenes et Guto Parente (2017).

minimale, qui en dit long sur l'irrésolution malade de la société actuelle au Brésil.

Exemplairement dans ce film, une ligne traversait la programmation : les soubresauts de révolte ou de fuite passaient par une foule de corps étranges et érotisés. La tendance queer s'affirmait dans le bar(oque) d'*Inferninho* (Pedro Diógenes & Guto Parente), vainqueur mérité de la bourse Futuro Brasil, tragédie comédie en huis clos dans un café peuplé de freaks attachants, mais aussi dans un court métrage plus solaire et contemplatif, *O Peixe* de Jonas de Andrade, qui fait le portrait silencieux de pêcheurs de rivière étreignant les gros poissons qu'ils viennent d'attraper, nimbés de la lumière dorée d'une fin de journée, dans un geste à la fois sensuel et déroutant par son absence de justification. D'autres films travaillaient cette question de la nudité, allant de soi avec le retour vers une nature

presque divinisée (comme dans *A mulher e o rio* de Bernard Miranda Lessa) ou sacralisée dans des pratiques new age, apparemment en vogue dans le Brésil contemporain (*Com o terceiro olho na terra da profanação* de Catu Rizo, *Coíote* de Sergio Borges). Mais on retient surtout le film de Fernanda Pessoa, *Historias que nosso cinema (nao) contava*, brillant travail de montage d'extraits du cinéma pornochanchada, ces comédies érotiques en vogue dans les années 70. Ce voyage au travers d'un genre populaire apparemment apolitique dessine en creux le visage sombre d'un pays miné par des antagonismes sociaux irréconciliables. Un film d'hier aux problématiques contemporaines, comme l'ont montré la petite polémique qui a éclaté sur la représentation des esclaves prétendument raciste dans le pompeux *Vazante* de Daniela Thomas et la présence saluée pour la première fois en



Era uma Vez Brasília de Adirley Queirós (2017).

50 ans de co
coréalise pa
(*Café com C*
Glenda Nic

Le gran
Festival, An
et João Du
nique social
travailleur p
rural, qui d
tableaux fil
tion, en vo
est le seul
donner une

EXPÉRIME
de l'artist

San

La parution
DVD reg
films (distr
chez Light
en Europe.
Paris le 11
tion de l'ass
donnent l'o
der le ciném
Sandy Ding
s'appuie aut
de prises de
ventions su
1981, formé
of Fine Art
CalArts (C
of the Arts)
pratiques d
possibilités
réalise ses p
en bout et d
dante : prise
projection. S
dans différen
et organise
de films ex
présente dan
pant éditio
événements
de graphis
s'intéressent
Chine, ce q
dans sa dém
toutefois q
des étudiant
des musicien
pose des so
performance
support 16m

[Reviews](#) [Box Office](#) [Heat Vision](#) [Roundtables](#)

'My Own Private Hell' ('Inferninho'): Film Review | Rotterdam 2018

4:18 PM PST 1/30/2018 by Neil Young



Courtesy of International Film Festival Rotterdam

THE BOTTOM LINE

Has sufficient offbeat charm to carve a cultish little niche. [🐦](#)

Yuri Yamamoto stars in Pedro Diogenes and Guto Parente's directorial collaboration, premiering in a sidebar at the long-running Dutch event.

A tender tribute to louché losers and last-chance saloons everywhere, Pedro Diogenes and Guto Parente's *My Own Private Hell* (*Inferninho*) unfolds almost entirely within the confines of the seedy, gay-friendly Brazilian bar which provides its Portuguese-language title. Cramped in terms of setting and budget alike, it's a miniature with a big heart that should prove a popular pick for LGBT events in the wake of its world premiere at Rotterdam.

The rough-edged Dutch port is an ideal launching point for a story set in an unspecified coastal city (presumably Rio) which kicks off with the arrival on the scene of a footloose sailor, Jarbas (Demick Lopes). Hailed as a passable lookalike for Sean Penn, the easygoing dude immediately catches the eye of world-weary transvestite proprietor Deusimar (Yuri Yamamoto).

Jarbas is cordially welcomed by the other denizens of this shady niterie — many of whom visit in elaborate, fantastical costumes, including superhero/heroine garb (watch out for the bearded Wonder Woman and a chubby Wolverine). Most eye-catching in the ensemble is Coelho ("Rabbit"), played by co-scriptwriter Rafael Martins, a worrywart whose pink-bunny outfit endows proceedings with a through-the-looking-glass vibe.

Resident chanteuse Luizianne (Samya de Lavar) sets the tone for the bar and the film alike, this incongruously glamorous young woman warbling a string of torchy numbers which punctuate the action. What she lacks in terms of vocal control and pitch she more than makes up for with plentiful emotion: It's evident that, in her own eyes, at least, Luizianne is the Aaliyah of the Rio waterfront.

The flimsy plot revolves around nefarious developers' plans to demolish the bar, while further complications are provided by Jarbas' former shipmates turning up in pursuit of unpaid debts. But narrative is less important than character and mood, detailing how the marginalized club together to form a self-supporting little community, a family of freaks in a bar that provides a shady, gaudy backdrop for parodically torrid melodrama. Thanks to Jarbas, flinty, sad-eyed Deusimar grasps what may be a final chance of happiness after a life of romantic disappointment ("I've had more than a few affairs, but never true love").

Diogenes and Parente — whose previous collaborations include 2011's *At the Wrong Place* — wear their influences on their grubbily tattered but defiantly spangly sleeves, with *My Own Private Hell* (even the title is a nod to Gus Van Sant) slotting into a nanobudget-showbiz subgenre alongside the likes of Abel Ferrara's *Go Go Tales* and John Cassavetes' *Killing of a Chinese Bookie*. The campy-grimy aesthetic and artificial theatricality, meanwhile, borrows several pages from Rainer Werner Fassbinder's *Querelle* playbook.

Such homages will doubtless strike appropriate chords with the target audience, in a film which breaks no new ground thematically or formally but which scores by detailing its bizarro gallery of

characters with palpable sympathy throughout. The directors' approach is even more location-restricted than their cinematic predecessors, the sole "excursion" from the Inferninho being an amusing back-projected sequence depicting Deusimar's whirlwind tour of global tourism hotspots.

Originally conceived as a stage-play collaboration between a film collective and a theatrical troupe, *My Own Private Hell* combines the rambunctious poetry of the dingy demi-monde with a streak of sardonic humor that enables Parente (also responsible for Rotterdam 2018 highlight *The Cannibal Club*) and Diogenes to transcend evident financial limitations.

Production companies: Marrevolto, **Tardo**, Bagaceira

Cast: Yuri Yamamoto, Demick Lopes, Samya De Lavor, Rafael Martins, Tatiana Amorim, Paulo Ess, Galba Nogueira

Directors: Pedro Diogenes, Guto Parente

Screenwriters: Pedro Diogenes, Rafael Martins, Guto Parente

Producers: Caroline Louise, Rogerio Mesquita, Guto Parente, Amanda Pontes

Cinematographer: Victor De Melo

Production designer: Tais Augusto

Editor: Victor Costa Lopes

Composers: Vitor Colares, Felipe Lima

Venue: International Film Festival Rotterdam (Bright Future)

Sales: Embauba Filmes, Sao Paulo, Brazil

In Portuguese

81 minutes

SHOW COMMENTS

'The Catcher Was a Spy': Film Review | Sundance 2018

FESTIVALS

Strasbourg halluciné

Le public jeune et turbulent et la multitude de petites salles déficitaire où la densité des rétrospectives (John Landis et l'horreur au féminin pour cette édition) le dispute aux *midnight movies* purs et durs, aux inédits et aux bizarreries d'un marché en grande partie inaccessible à la distribution.

Entre deux jarrés fondants, le festivalier a pu découvrir une goéteuse série B cannibale brésilienne, *The Cannibal Club* de Guato Parente. Par-delà la satire



The Cannibal Club de Guato Parente (2018).

Aperçus du Festival de New York

Pendant seize jours d'automne, le cinéphile new-yorkais ne savait plus où donner de la tête : outre sa sélection des meilleurs films des festivals de l'année, le 56^e Festival de New York offrait le choix entre une restauration du *Déjeuner d'Edgar G. Ulmer* et un panorama de films en réalité virtuelle, des documentaires sur Kurt Waldheim ou Steve Bannon, et une quarantaine de films expérimentaux. Le plus intéressant était la juxtaposition insolite de deux films particulièrement attendus : *Her Snell* du prolifique Alex Ross Perry et *If Beale Street Could Talk*, adaptation d'un roman de James Baldwin par Barry Jenkins, réisateur de *Moonlight*. Le pichet de *Her Snell* était aussi séduisant qu'inquietant : une fiction sur une icône punk rock à la Courtney Love,

dans un tourbillon de gags et de visions annihilant toute distance entre le film et ses modèles — une pâte hallucinée où se mêlent SF des *Fifties* et effets numériques, désert qui pique de *La Colline aux yeux* et animalisme ressemblant de *Long Weekend*.

Dans un registre plus sérieux (le retour réussi de Shinya Tsukamoto avec *Killing*, le pré-tentieux *Xiao Mei* du taïwanais Maren Hwang), *The Rascalike*, second long métrage de Perry Blackshear, vaut comme réelle promesse. Le réalisateur américain revisite un conte serbe (une sirène attire ses amants dans les profondeurs du lac où elle est retenue prisonnière) en filant sa créature dans un paradigme d'étrangeté et de familiarité. Les visions qui assaillent le héros muet face à cette sirène tour à tour fantôme japonais et *girl next door* triviale repoussent constamment le décor indécidable du film — un lieu de vilégine sinistre — vers un double horizon de terreur archaïque et de teen-movie autiste et mélancolique. Perry Blackshear est un cinéaste à suivre.

Vincent Malua



Her Snell d'Alex Ross Perry (2018).

perte de contrôle sans sombrer dans le chaos. Le film de Barry Jenkins, histoire d'amour entre deux jeunes de Harlem tragiquement séparés par l'injustice raciste, présente au contraire des personnages si aimables qu'ils en deviennent ennuyeux : Tish est belle, Fonny beau, ils s'aiment d'un amour pur. Ces personnages idéalisés ont l'épaisseur d'un papier journal. Si sa mise en scène exerce un pouvoir de

Parmi les rares premières moniales, applaudissons le documentaire *Fine Music*, réalisé par le musicien expérimental Tom Sungal, fruit de sa passion pour le free jazz des années 60. Sungal réunit des images d'archive hallucinantes (Sun Ra et son orchestre devant le punk par la fureur de leur prestation scénique), des interviews et — plus surprenant — des films de Man Ray ou de Norman

San Sebastián dans les n

La 66^e édition du festival basque a confirmé la tendance de ces dernières années, à savoir une compétition assez faible (difficile de venir après Cannes, Locarno, Venise), compensée par des sections parallèles méritantes et des rétrospectives fouillées, comme celle consacrée cette année à la Britannique Muriel Box. Méconnue à l'étranger (elle avait toutefois présenté son travail en 1990 au Festival de Côté), Muriel Box (1905-1991) a touché à presque tous les genres du cinéma anglais comme

scénariste ou réalisatrice, avant de se tourner dans les années 70 vers l'activisme politique en faveur des droits des femmes. S'il est difficile d'affirmer avec certitude son statut d'auteur tant ses films se distinguent à la fois par leurs thèmes et leurs styles, il est néanmoins frappant de reconnaître dans quelques-uns un penchant évident pour l'analyse des fantasmes féminins. C'est le cas du magnifique *Septième Voile* de Compton Bennett (1945), qu'elle a écrit. Un groupe de

hommes *High Life* de Claire Denis et un beau film espagnol, *Entre deux eaux* de Iaki Lacuesta, lauréat de la Concha d'oro. Cette chronique abrupte du quotidien de deux frères s'ignore se batant pour sortir de la misère (l'un sort du corps et de la marine) fait suite à *L'été du temps*, que Laquenta a tourné en 2006 avec les mêmes deux frères, à l'époque adolescents. Issu du master documentaire Ariel Schw

McLaren, dont les rythmes d'Orn d'Albert Aylé Coltrane. Réa correctif à la sé que sur le jazz où le free jazz deux minutes *Fine Music* est passionnant sur essentielle de l' Nicolas E

de Barcelone, le depuis deux d documentaire et intérêt particul managé visag sans évoquer le Charles Hue. On vtr son travail : puisse le Cer lui consacre un partir du 23 no présentée sa cor mée avec Naor Les découvrir plutôt du côté d jètes comme p premiers et de ou l'on a pu vo le premier lon Roman Lagun et émouvant, san logiques, d'une vaillant dans u dans le sud de tombant amoum François d'origi ou le panorama marqué par le *The Daughters of Carri*, déjà réco Un groupe de part en voyage à tine dans le but porno lesbien, à l politique. Le rési trique d'un touri remplissant le co s'interroge avec dogmatisme sur l du corps et de la films d'Albertin montrés les 22 e au Forum des ir sence, dans le c Un état du mon

[HOME](#) > [FILM](#) > [GLOBAL](#)

JANUARY 4, 2018 2:13AM PT

Rotterdam: M-appeal Takes World Sales on Guto Parente's Comedic Genre Movie 'The Cannibal Club' (EXCLUSIVE)

Brazilian Parente's second solo outing reflects Brazil's building genre scene

By [John Hopewell](#)



MADRID — In the run-up to late January's Rotterdam Fest, Berlin-based sales company [M-appeal](#) has acquired world sales rights to Guto Parente's "The Cannibal Club," a horror movie packing a searing, if often comic, put-down of Brazil's political elite represented as a cannibal, machista, amoral and grossly self-unaware ruling class.

Meshing frank sex scenes, occasional dismemberment and laugh-out-loud social satire, "The Cannibal Club" has been selected for the Rotterdam Festival's newly-revived Rotterdämmerung genre section.

"The [Rotterdam Film Festival](#) has always been important to us, and we love to have films there," said Maren Kroymann, [M-appeal](#) managing director.

She added: "We are extremely happy that the Rotterdämmerung section is back where 'The Cannibal Club' fits in so perfectly and will draw the attention of genre lovers!"

Produced by [Ticiano Augusto Lima](#) out of [Tardo Filmes](#), the label she founded with Parente, "The Cannibal Club" also marks one of the latest fruits of Brazil's burgeoning Fortaleza movie scene, as genre production continues to grow across Latin America, and Latin Americans continue to provide Hollywood with some of its leading titles in the genre, whether Guillermo del Toro's romantic monster movie "The Shape of Water" or "IT," directed by Argentina's Andy Muschietti.

A push phenomenon, Latin America's genre build is driven by a new generation of cineastes who are genre buffs and see the opportunity to combine horror narratives with broader concerns, as well as by cult events such as Mexico's Morbido Festival, also a production-distribution hub, and by dedicated movie markets such as Ventana Sur's Blood Window.

Written by Parente, and his second solo outing, "The Cannibal Club" turns on an extraordinarily rich couple, Otavio and Gilda, part of Brazil's ruling elite, who have a habit of eating their employees. Fine upstanding members of the local Cannibal Club – Otavio is punctilious, a great chef, loving husband and critic of the third-world chaos of Brazil, whose insistence Gilda obeys him is only natural, he thinks – they live in a outrageously located modern chalet abutting a balmy beach, caught memorably by Parente on widescreen.

But when Gilda stumbles on the president of the Cannibal Club, who has already engineered the death of one too-talkative Cannibal Club member in a highly compromising position, their only hope of staying alive is to call on the help of a humble, put-upon caretaker, José – with the idea of then eating him for dinner.

A rollicking metaphor for how the rich in Brazil live off the rest of the population, here literally, the cannibalism also allows director Parente to underscore the comic disavowal of a political class which is unable to recognize even one ounce of its own heinousness. When Gilda tells Otavio about Borges, Otavio's thinks they're helpless. "We're not murderers," he laments. Killing Brazil's blue-collar workers with an axe and then eating them doesn't seem to count as a crime.

"For me, the film is an investigation into the cynicism of the Brazilian elite and how far they can take it. As well as a reflection on the role men insist on playing in society to prove their virility and maintain their power," Parente told *Variety*.

Parente added that he was interested in "looking deep into the horror embedded in our society's behavior," focusing not on explicit violence but more the "violence of speech and thought of those who truly believe they are above everything and everyone because they have money and power."

Genre gives "a possibility to step away from this real world violence, creating an absurd reality based on its violence and archetypes and from that maybe offer to the spectator a safe distance to look and think about what they are seeing," Parente added.

"The Cannibal Club" can also be read as a story about how far men are prepared to go to prove and maintain an image of their virility.

Said Parente: "The humor in the film is very much associated with issues of masculinity and the ridiculousness of the role that most men insist on playing in society. As I see it, men's obsession with their virility can only be treated as a joke."

As it taps into the talents of a new generation of Brazilian filmmakers which looks set to spangle both Rotterdam and the Berlinale lineups this year, "The Cannibal Club" marks M-appeal's second recent pick-up from Brazil, after Marcelo Caetano's "Body Electric," which topped Ventana Sur's 2016 Primer Corte, sweeping three prizes, and won the Guadalajara Fest's Maguey competition in March.

Parente has a second film at Rotterdam, "My Own Private Hell," which he co-directed with Pedro Diógenes. Movie was one of the first Rotterdam Bright Future premieres to be announced in mid-December.



LEAVE A REPLY

M-APPEAL

ROTTERDAM FILM FESTIVAL

Want to read more articles like this one? [Subscribe to Variety Today.](#)

[Reviews](#) [Box Office](#) [Heat Vision](#) [Roundtables](#)

'The Cannibal Club' ('O clube dos canibais'): Film Review | Rotterdam 2018

10:42 AM PST 2/5/2018 by Neil Young



International Film Festival Rotterdam

Ana Luiza Rios and Bruno Prata in 'The Cannibal Club.'

THE BOTTOM LINE

Plenty to chew on.

Ana Luiza Rios and Tavinho Teixeira play a carnivorous couple in Guto Parente's Brazilian satire, premiering in a cult-flavored sidebar at the Netherlands event.

Satire bites deep in *The Cannibal Club* (*O clube dos canibais*), a nicely nasty caricature of Brazil's ultra-decadent, ultra-wealthy from noteworthy up-and-comer Guto Parente. One of two films from the writer-director bowing at Rotterdam this year, it's in nearly every regard a world away from his tenderly scuzzy chronicle of cash-strapped low-lives co-directed with Pedro Diogenes, *My Own Private Hell*.

A slickly mounted widescreen affair that looks and sounds suitably opulent throughout, *The Cannibal Club* seems designed not only to titillate programmers and aficionados of horror/cult-oriented festivals but also to snag possible Hollywood attention. Indeed, it's easy to imagine a Stateside or European remake, given that craven callousness among the "1 percent" is anything but a parochially Brazilian affair.

Ana Luiza Rios and Tavinho Teixeira exude enjoyably hissable decadence as Gilda and Octavio, who inhabit a kind of golden bubble of prosperity in the northeastern city of Fortaleza on the Atlantic coast. Holed up in their sprawling seaside mansion — complete with private beach — the childless pair spice up their sex lives with lashings of homicide and anthropophagy, regularly feasting on the cooked flesh of their hapless servants (of which there's always a fresh supply from the area's poverty-stricken masses).

Octavio, who runs a successful private security company in this crime-ridden city, is a long-standing member of the clandestine society of the film's title. This is an all-male group of eminent citizens who rendezvous regularly to speechify about "family, faith and work," and indulge their vile proclivities via cruel spectacles that wouldn't look out of place in Pasolini's *Salò*.

Parente's script deliberately eschews subtlety, but his stylish direction — making particularly effective use of Fernando Catatau's sleazy, jazzy score — sugars the tartness of the medicine with a superficially sophisticated but essentially vulgar glaze. Carnal desires are all that matter here in an adults-only picture which delivers bursts of grand-guignol gore from the opening reel onward — often in tandem with sweaty, graphic sex — although much grisliness takes place offscreen.

Teixeira's Octavio is an especially memorable incarnation of banal evil, a loathsome creep whose sociopathic tendencies are exaggerated to a highly amusing degree. His apt fate is delivered in a finale of jarring abruptness that concludes the action in satisfying fashion on the 75-minute mark (six minutes of slow-crawling credits ensue).

Credit for this must of course be shared with editors Luiz and Ricardo Pretti, the former having previously been responsible for cutting another Brazilian production which was the five-star highlight of Rotterdam's 2017 edition: *Araby*, by Joao Dumans and Affonso Uchoa. It's a feather in the cap of the nation's current cinema scene that such a wide spectrum of politically charged films

are currently being produced, including semi-fantastical provocations such as the one Parente has gleefully carved out here. He reminds us, while there are certain junctures in history when satire may slice scalpel-sharp, sometimes only an ax will suffice.

Production companies: Tardo Filmes

Cast: Ana Luiza Rios, Tavinho Teixeira, Zé Maria, Pedro Domingues, Rodrigo Fernandes

Director / Screenwriter: Guto Parente

Producer: Ticiano Augusto Lima

Cinematographer: Lucas Barbi

Production designer / Costume designer: Lia Damasceno

Editors: Luiz Pretti, Ricardo Pretti

Composer: Fernando Catatau

Casting director: Bruno Baptista

Venue: International Film Festival Rotterdam (Rotterdammerung)

Sales: m-appeal, Berlin

In Portuguese

No Rating, 81 minutes

SHOW COMMENTS

'Amateurs' ('Amatorer'): Film Review | Rotterdam 2018

10:46 AM PST 2/5/2018 by Neil Young



“Cannibal Club” del regista brasiliano Guto Parente vince il Lucca Film Festival e Europa Cinema 2018

IN CINEMA, PRIMO PIANO, UNIVERSI PARALLELI

15 aprile 2018

La redazione

0 commenti



La redazione

PROFILO

LUCCA – È il brasiliano Cannibal Club di Guto Parente il film vincitore del Concorso Internazionale dei lungometraggi del Lucca Film Festival e Europa Cinema che chiude oggi il programma dell'edizione 2018.

Il premio (3.000 euro) per il Miglior Lungometraggio è stato assegnato dalla giuria, composta dai registi Daniele Gaglianone, Irene Dioniso e Paola Randi. “Per la feroce ironia – si legge nelle motivazioni della giuria – con la quale racconta la violenza del potere utilizzando il genere horror come chiave di lettura della realtà”. I protagonisti del film sono una coppia molto ricca che organizza fastose cene sul proprio yacht in cui offre ai propri ospiti carne umana: una metafora horror che affronta da un punto di vista inedito la situazione politica del Brasile.

Gutland (Germania, 2017) di Govinda Van Maele vince il premio Miglior Lungometraggio assegnato dalla giuria studentesca, composta da studenti provenienti da tutte le università d'Italia. Il film è un noir rurale ambientato in un piccolo paesino della campagna tedesca, che viene sconvolto dall'arrivo di uno sconosciuto che farà emergere segreti nascosti nel passato.

Verdetto unanime invece per la giuria studentesca e per quella di qualità, composta dal regista Luca Ferri, la visual artist e disegnatrice Laurina Paperina e Astra Zoldner, regista e curatrice del 2Annas Riga International Film Festival. Il vincitore del premio per il Miglior Cortometraggio (500 euro), e per il

Cerca nel sito

Iscriviti alla newsletter (E-M@il)

Iscriviti

[Commenti](#)
[I Più letti](#)


RICONOSCIMENTO DEI FIGLI NATURALI: ECCO COME FUNZIONA IN ITALIA...

GIOIA PEVERINI:

Buongiorno.. Ho avuto una relazione con un uomo sposato da cui è nato un bimbo ed il padre non l'ha voluto ri...



PIETRINI CONFERMATO DIRETTORE DI IMT PER IL TRIENNIO 2018-2021...

AMMONIO:

Buon lavoro al Prof. Pietrini!...



PRESTO PRONTE LE DUE NUOVE STALLE A CAPANNORI, REALIZZATE CON IL CONTRIBUTO REGIONALE...

AMMONIO:

Oh LUCA, fino a sessant'anni fa i bovini nel pian di Lucca erano migliaia e le falde erano in ottime condizioni...



MINNITI (LEGA): 'LA GUERRA IN SIRIA È UN CRIMINE CONTRO L'UMANITÀ...

AMMONIO:

Dopo la santificazione di Gheddafi abbiamo ora la santificazione della famiglia Assad, che occupa il potere il...



BASKET LE MURA – LUCCA CADE ANCORA ALL'OVERTIME, IN SEMIFINALE VA NAPOLI...

STEFANINO:

Solo otto punti in quindici minuti roba da minibasket la serie A è un'altra cosa.....



BASKET LE MURA – LUCCA CADE ANCORA ALL'OVERTIME, IN SEMIFINALE VA NAPOLI...

MARIO:

Purtroppo era scritto che doveva passare Napoli basta vedere come hanno arbitrato sia a Lucca che ieri sera. L...